

La notion du bien-être dans la maison moderne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **28 (1956)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-124571>

Nutzungsbedingungen

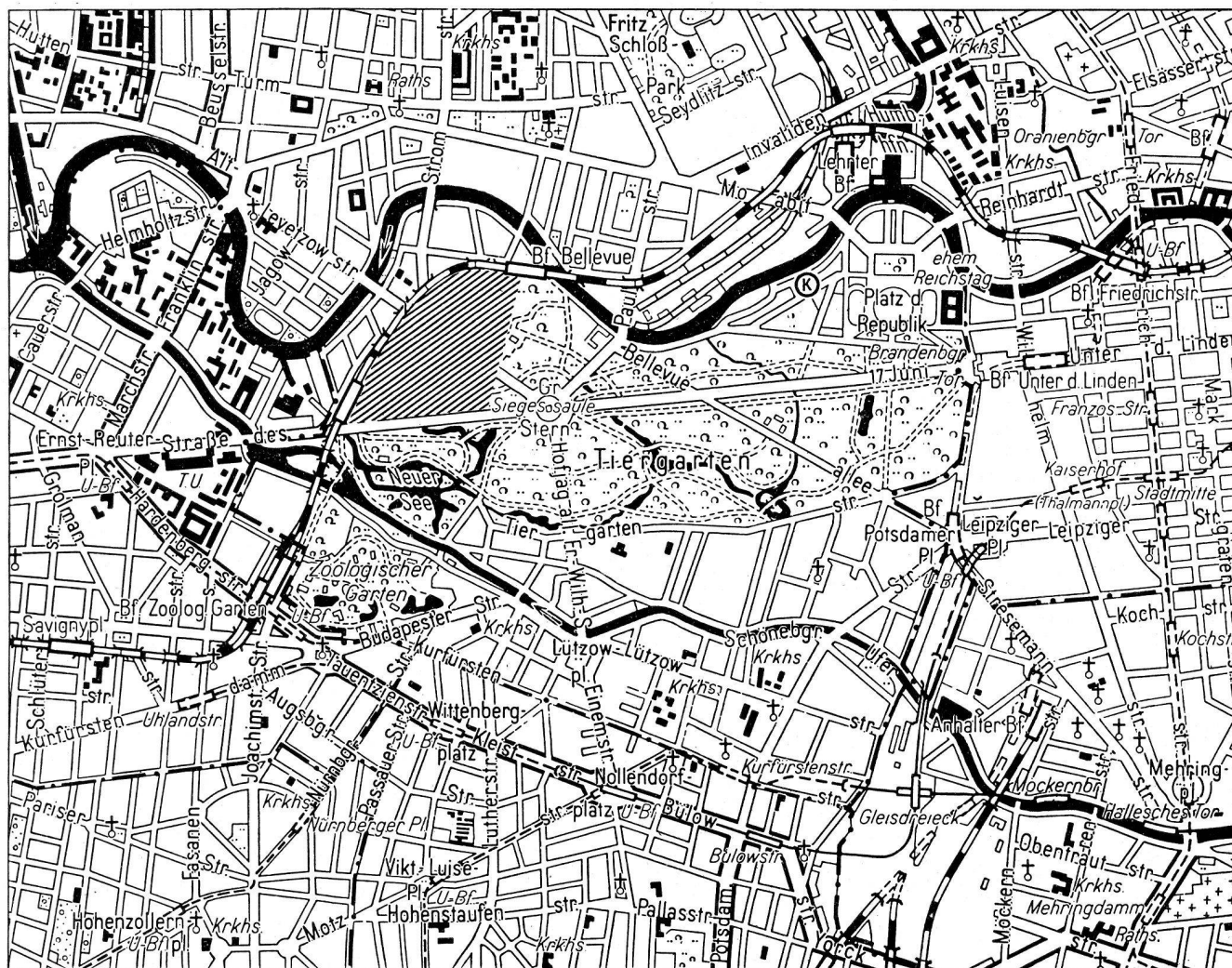
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Plan général de la partie ouest de Berlin avec en hachures le quartier Hansa, limitée au nord et à l'ouest par le chemin de fer, à l'est par le Tiergarten, et au sud par la rue du 17-Juin de même que par le Tiergarten. A l'est du quartier Hansa, désigné par un K, à proximité de la place de la République, se trouvera le nouveau Palais des congrès. (Maître de l'ouvrage : fondation Benjamin-Franklin.)

LA NOTION DU BIEN-ÊTRE DANS LA MAISON MODERNE

L'Encyclopédie française vient de publier un nouveau volume, le premier depuis la reprise de ses publications, interrompues à cause de la guerre. Il est consacré à la Civilisation quotidienne. Etudiant les nouveaux facteurs de la civilisation quotidienne, M. André Siegfried nous analyse dans ce texte la notion du bien-être.

Voici le passage qui concerne les locaux d'habitation et leur usage : Dans les maisons ou les appartements d'avant-garde, la cuisine est notamment l'objet d'une sollicitude presque passionnée. Elle en arrive éventuellement à devenir le vrai centre de la maison, et l'on comprend fort bien pourquoi, puisque c'est la maîtresse de maison elle-même qui en a la charge, et

non plus seulement, comme hier, le contrôle ou la lointaine direction. Dans l'histoire sociale, c'est une étape significative, liée au déclin de la bourgeoisie. L'ancienne salle à manger bourgeoise, si compassée, se réduit, au point parfois de disparaître : on réserve pour elle, ou pour ce qui en devient l'équivalent, un coin du salon, ou même de la cuisine, aménagée de telle façon que la table soit à proximité du fourneau, ce qui est en tous points conforme aux recommandations de Ford en matière de rendement industriel, puisque l'essentiel dans la productivité est d'éviter les mouvements inutiles. Cette simplification, cette industrialisation ne font que suivre l'exemple des Américains, dont les cuisines sont de véritables ateliers et qui avaient inventé depuis longtemps la *kitchenette*

ou la *dining alcove*, étroitement intégrées dans le cadre de l'appartement.

La chambre à coucher perd de même son individualité, soit que le lit s'installe de nuit dans la chambre de résidence générale, soit qu'on dorme dans une annexe de celle-ci, simplement séparée par un rideau ou une cloison mobile. Le mobilier tout entier tend à s'intégrer dans cette armature, devenant quelque chose comme un immeuble par destination, impérieusement adapté et rivé à sa formation : armoires ou bibliothèques encastrées dans le mur et n'existant plus à titre de meubles individualisés, lits rentrant le jour dans la muraille ou se superposant les uns aux autres selon d'ingénieux dispositifs. Les impératifs de la productivité jouent en l'espèce à plein, d'autant plus que, par définition, l'espace n'est désormais que parcimonieusement dispensé. Du fait des ascenseurs, les escaliers de grand style de la tradition ne sont plus de mise : l'escalier moderne se rapproche de l'échelle qu'on escalade et même il arrive qu'on ne sache plus où il est, tant on s'en sert peu.

La maison, ainsi mécanisée et rationalisée, est infiniment plus pratique qu'autrefois ; elle peut être aérée presque sans personnel, avec un minimum d'effort physique, comme ces usines nouvelles qui fonctionnent sans ouvriers, la machine se chargeant de tout le travail. Il y a, en revanche, perte de l'ancienne intimité du foyer, mot qui perd son sens : les cloisons n'étant plus vraiment une séparation, il est impossible de s'isoler. Les chambres ne sont plus des unités, mais des parties d'un tout. On se demande, dans ces conditions, s'il peut subsister là un foyer, un centre social, car la réception, à laquelle du reste on ne renonce pas, ne peut plus s'y pratiquer que de façon improvisée, à la manière de quelque pique-nique. Le déjeuner ou dîner de cérémonie, devenu trop coûteux, n'est plus offert que par quelques privilégiés ; on lui

substitue, selon les méthodes du rendement de masse, les cocktails où se bousculent en un seul jour des invités, dont le prix de revient diminue en raison de leur nombre. On comprend pourquoi les jeunes générations, dans un besoin d'évasion encore plus que de repos, tiennent avant tout à posséder l'auto qui leur permettra de retrouver l'espace et de sortir d'un cadre ayant perdu l'attrait de la personnalité.

Le ménage, simplifié, libère la femme d'une foule de besognes, hier fort absorbantes. En fait, c'est bien elle qui reste la ménagère, mais elle tend à perdre la mentalité traditionnelle de la fonction, dès l'instant que tout est conçu pour qu'elle puisse faire vite et sans peine ce qui jadis réclamait beaucoup de temps et d'efforts. L'esprit du système a changé du tout au tout. Est-ce cause, ou simple coïncidence, il y a manifestement une désaffection pour ces « travaux ennuyeux et faciles » dont parle le poète. La femme moderne a d'autres préoccupations, soit qu'elle ait un métier hors de chez elle, soit qu'elle choisisse une des mille activités que lui offre la société. La maîtresse de maison du XIX^e siècle, surtout quand on s'avancait vers l'Europe centrale, était fière de son ménage, auquel elle consacrait, par tradition et point d'honneur, l'essentiel de son temps. Celle d'aujourd'hui fait fort bien son travail ménager, elle est même souvent excellente cuisinière, mais elle entend bien ne pas s'attarder à ces fonctions qu'elle expédie aussi vite que possible et qui ne sont pas pour elle un essentiel. Même s'il y a des enfants, le désir évident de la mère est de ne pas se laisser absorber totalement par le ménage. Pour y parvenir, sans négliger aucun devoir, combien de femmes se surmènent, en dépit de tout les mécanismes ! Il se pourrait qu'à la longue la culture pâtisse de ce régime, à tout un étage de la société.

CIL.

POURQUOI EMPLOIE-T-ON MOINS DE BOIS DANS LE BATIMENT ?

Pour constater qu'on emploie moins de bois dans le bâtiment qu'avant la dernière guerre et moins encore que par rapport à la période d'avant 1914, tout le monde est d'accord. On a même pu chiffrer, avec une certaine précision, la régression des utilisations du bois dans la construction. C'est ainsi que M. Jean Campredon, directeur du Centre technique du bois, a pu estimer le volume de matières ligneuses mis en œuvre dans un logement de 70 m², à 10-12 m³ avant 1914, à 9 m³ entre les deux guerres, et à 4,5 m³ environ aujourd'hui.

Reste à savoir quelles sont les causes de cette régression. On se contente généralement d'incriminer les prix élevés atteints par la matière première extraite de nos forêts, et d'accuser, du même coup, la fiscalité. Et, certes, il est bien vrai que, par rapport aux cours de 1939, l'indice des prix des plots de chêne, en qualité menuiserie, est au coefficient 30 et que celui des prix de sciages de sapin, en qualité charpente, est au coefficient 35, alors que les indices de hausse ressortent à 25 pour l'acier, à 17 pour le ciment, à 14 pour l'aluminium. Il est également vrai

que la fiscalité qui frappe le bois est follement abusive, les taxes et charges sociales s'inscrivant dans les prix de vente de la menuiserie pour plus de 50 %, ainsi que l'a écrit le président Jean Védrenne.

Il n'en demeure pas moins que la régression des emplois du bois dans la construction a d'autres causes encore. De nombreux architectes, en effet, adressent au matériau ligneux des reproches sévères, dont beaucoup sans doute sont mal fondés et participent à une campagne de dénigrement systématique, dont certains ne sont pas sots. En nous aidant d'une documentation réunie par M. Jean Collardet, directeur du Centre technique du bois, nous allons examiner rapidement les principaux reproches actuellement formulés à l'encontre du bois. Nous verrons ainsi dans quelle mesure ils sont fondés et, du même coup, les moyens dont on dispose pour pallier les inconvénients réels.

I. Négligence de certains professionnels.

Certains professionnels de la menuiserie, de la charpente et de la parqueterie peuvent faire leur *mea culpa*, en même temps que leurs collègues de la